

CHRISTINE EDDIE

Le cœur de la crevette

alto

CHRISTINE EDDIE

Le cœur de la crevette

alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-37-4
© Éditions Alto, 2010

Elle ne termine ni ses histoires d'amour, ni ses assiettes. La finition n'est pas son fort mais ça, tu l'ignores encore. Tu crois qu'elle picore dans son plat de frites pour faire la coquette alors qu'elle ne mange presque plus depuis trois mois. Ses propos sont graves, sa voix t'hypnotise et te voilà aussitôt convaincu que ce rendez-vous va laisser des traces. Tu ne la quittes pas des yeux. Sa manière de relever une mèche trop longue, de tendre le cou. Tu trouves qu'elle ressemble à une danseuse dans sa robe de laine et son collant noirs. Singulière, ravissante, équivoque. Il y a tant de mots pour la décrire et pourtant, sur le coup, sans doute parce que ce premier tête-à-tête te rend nerveux, les seuls qui te viennent à l'esprit pour exprimer ton éblouissement sont aussi ternes qu'un grenier abandonné. Banals comme un « t'es belle »,

qu'à plusieurs reprises depuis que vous êtes assis l'un en face de l'autre sur les banquettes dures de la brasserie, tu évites de prononcer. Cette fille est un volcan et les volcans ne se satisfont pas de deux mots et demi. Tu préfères encore te taire, plutôt que risquer de ne pas être à la hauteur.

Tu l'as d'abord aperçue à l'épicerie où elle poussait un chariot trop grand pour elle dans les allées vides. Son pas lent t'a alerté et tu as observé, de loin, l'éclairage industriel du magasin qui semblait s'atténuer pour la laisser passer. Puis tu l'as revue chez le nettoyeur qui lui tendait des chemises d'homme à manches longues, impeccablement repassées. Là, quand elle est repartie en serrant les cintres contre elle comme si quelqu'un y était suspendu, sa mélancolie t'a pris de court. Reviens, je peux peut-être faire quelque chose, as-tu cru que tu lui avais lancé. Mais la clochette fixée au-dessus de la porte de l'établissement sonnait déjà et elle était sortie.

Le lendemain, un hasard providentiel chez le poissonnier. Elle attendait devant toi dans la file et, pendant que tu te torturais en cherchant une façon de l'aborder, c'est elle qui s'est retournée et t'a adressé la parole :

— Tu savais que le cœur de la crevette est logé dans sa tête ?

Tu n'en savais rien, évidemment. Mais tu constatais que c'était la troisième fois en trois jours qu'elle fonçait sur ta route. C'est un signe,

t'es-tu dit, toi qui n'as jamais cru aux signes. Elle s'appelle Aurélie. Tu l'as invitée.

Tu en connais un rayon sur les rendez-vous galants, mais celui-ci t'a intimidé et ton assurance habituelle t'a fait défaut toute la semaine. Dans l'atelier qui te sert aussi de maison, ton pinceau est resté suspendu. Le mouvement n'y était pas, aucune de tes œuvres n'a avancé. À la galerie, tu t'es ennuyé ferme devant les toiles surévaluées de l'artiste que vous exposiez et tu n'as rien vendu. Le patron t'a demandé d'intervenir davantage auprès des visiteurs, il n'avait jamais employé ce ton condescendant avec toi auparavant et tu as eu envie de lui offrir ta démission sur-le-champ. Une mauvaise semaine. Pour couronner le tout, l'hiver s'est abattu sur la ville comme une gifle, en une seule nuit.

Vendredi, tu commençais à croire que la malchance insisterait pour te coller dessus, que tu passerais la soirée tout seul, qu'Aurélie ne se présenterait pas. Aussi, quand elle a poussé la porte et t'a fait un petit geste de la main en retirant sa tuque et en secouant son écharpe, tu as cru que l'*Alléluia* de Haendel avait été composé expressément pour toi. Pour nous deux, es-tu même allé jusqu'à penser parce que, toutes affaires cessantes, tu es redevenu un jeune homme optimiste.

Tu possèdes un répertoire d'histoires qui font craquer les filles et que, d'habitude, tu récites dans l'ordre. Ce soir-là, tes repères se défilent chaque fois que tu t'apprêtes à l'épater. Le regard parfois tourné vers la neige qui souffle dans la fenêtre plutôt que vers toi, Aurélie te parle de dictatures africaines. Tu ne sais même pas où situer le Zimbabwe et l'Éthiopie. Comme une prière affolée qui sort toute seule de sa bouche, elle évoque des guerres, des famines et des sécheresses auxquelles tu ne portes plus attention depuis que tu as envoyé ton chèque à la Croix-Rouge.

— Oui, mais Khomeyni est mort et le mur est tombé, avances-tu pour égayer vos échanges et parce que tu as quand même l'habitude de lire les grands titres des journaux.

C'est comme si tu n'avais rien dit. Elle repart de plus belle en Afrique. D'abord, tu ne comprends pas ou alors tu ne comprends que des fragments de ce qu'elle te confie et tu songes que tout serait plus simple si elle ralentissait le débit ou si elle faisait comme les autres femmes que tu rencontres. Te laisser toute la place. Se trémousser en proposant que vous alliez danser. Mais tu ne l'aurais pas invitée si elle se taisait ou si elle faisait comme les autres femmes. C'est justement ce qui t'attire chez elle, cette différence.

— La terre deviendra un cimetière si on ne fait rien, murmure-t-elle d'une voix basse en tripotant une frite.

Tu cherches un mot réconfortant qui est trop loin pour que tu l'attrapes au bond. Alors, tu hoches la tête d'un air entendu pour l'encourager à poursuivre. Elle finit par passer à autre chose et te pose quelques questions. Tes parents, ta famille, ton travail à la galerie. Tu n'essaies pas de lui en mettre plein la vue, tu t'en tiens aux grandes lignes, mais tu les présentes quand même sous leur meilleur profil en espérant qu'elle aura envie, à son tour, de te livrer quelque chose de plus personnel, quelque chose qui ne se passe pas à des milliers de kilomètres de l'air que vous respirez ensemble.

C'est long, elle butine, mais tu restes attentif. Elle constate que. Elle croit bien. Elle se demande si. Puis, Jacques Brel m'émeut toujours, change-t-elle encore de sujet quand les haut-parleurs de la brasserie passent d'une chanson rythmée aux *Marquises*. Alors, au moment où tu t'y attends le moins, elle saisit ta main au-dessus de vos assiettes. Troublé, tu la laisses faire. Surtout qu'elle aimerait te raconter son histoire.

— Mais oui, t'empresses-tu de lui répondre, mais oui.

Sa vie d'adulte débute dans le froid. Elle a vécu avec un homme qui croyait que toutes les femmes étaient des salopes. Ces hommes-là sont les plus difficiles à aimer, surtout quand ils s'entêtent à ne pas changer d'idée, t'explique-t-elle en retirant sa main de la tienne. Pendant

des mois elle espère qu'un papillon battra de l'aile quelque part, pour qu'un miracle survienne tout près. Plus les jours passent, plus elle a peur de devenir morte et vieille, trop vite. La solitude à deux est un naufrage.

Une nuit, elle sort sur la pointe des pieds pour s'enfuir avec une valise et sa bicyclette. C'est le début de l'été. Bien sûr, t'affirme Aurélie dans un éclat de rire inattendu qui détend un peu l'atmosphère, elle devient toute seule comme une veuve. Mais la légèreté inouïe qui l'accompagne depuis qu'elle a quitté le froid la remplit de joie. Et puisque le bonheur appelle le bonheur, elle rencontre très vite quelqu'un. Elle avait perdu son cœur sous une banquise et elle le retrouve au sommet de l'Everest.

Jusque-là, tu buvais chacune de ses paroles. Mais ses yeux viennent de s'éclairer si fort que tu penses que c'était probablement une erreur de l'inviter. Tu te renfrognes. Malgré les chemises chez le nettoyeur qui pouvaient indiquer le contraire, tu ne tenais vraiment pas à ce qu'elle soit mariée, ce n'est pas tellement ton genre de jouer les roues de secours et les seconds violons. Elle sent peut-être ton malaise parce que, comme pour te consoler, elle s'empresse d'ajouter qu'elle a toujours su, pourtant, que le couple et elle, ça n'irait pas. Sans te rendre compte que ça s'applique aussi à toi, tu reprends espoir et tu tends à nouveau l'oreille.

Durant une heure, Aurélie te parle de quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui lui explique Nietzsche et Proust, qui l'emmène dans une île

déserte alors qu'ils se connaissent à peine et qui lui déclare, dès les premières semaines, je ne t'aime pas parce que je fais l'amour avec toi, je fais l'amour avec toi parce que je t'aime. Elle ne s'imaginait pas que c'était possible. Pas pour elle. Dans l'interphone elle l'entend qui lui déclare : salut, mais en réalité je voulais te dire que tu es toute ma vie. Ils se barricadent chez elle dix fois par semaine. Elle apprend à faire semblant qu'elle sait se passer de lui.

— Quand il est là, je ne me rappelle même plus que le monde est un endroit dangereux, tu comprends ?

Certainement que tu comprends et tu commences à trouver cette histoire tout à fait ennuyeuse. Heureusement, elle chasse assez vite les fées qui volettent autour de vous. Elle te parle de leur premier Noël qu'il choisit de passer avec son ex et ses gamins. Puis, cette allusion au fait qu'il ne supporte pas qu'elle l'appelle chez lui et pas non plus qu'elle rencontre d'autres hommes. Tu te sens un peu mieux, même si elle parsème encore son récit de détails contradictoires.

L'homme jaloux l'emmène en voyage. Elle sort son passeport vierge et ses chaussures neuves. La place d'Espagne leur ouvre les bras, couverte de fleurs. Leur arrivée ratée à Venise et, à Paris, leurs adieux désastreux. Il lui reproche ses airs d'enfant martyr qui cachent, croit-il, une incapacité à manifester ses vrais désirs. Mais quand elle revient chez elle, il la surprend avec une déclaration d'amour et de

l'asti spumante. Elle lui tricote un chandail rempli de points très compliqués. Ils se retrouvent intacts et rient de nouveau. Du soir au matin.

Aurélie te demande si tu savais que Georges Brassens a gardé chez lui une buse aux yeux crevés et que, tout ce temps, elle n'est jamais descendue de son perchoir, elle n'a jamais bougé. Tu n'en savais rien, évidemment. Elle te regarde.

— J'étais comme la buse, je restais immobile, j'avais trop peur de dégringoler.

Elle l'aime depuis douze mois, depuis dix-huit mois, depuis vingt mois. Elle n'écoute plus les nouvelles à la radio, elle est infidèle aux chefs-d'œuvre littéraires qui sont publiés pendant que le temps cavale loin d'eux. On dirait encore dimanche tous les jours. Il s'endort doucement à ses côtés. Les pieds d'Aurélie lui picotent, tellement elle est prête à trotter derrière lui jusqu'au bout du monde. Il repart à six heures du matin vers ses enfants et peut-être son ex-femme.

Tu la questionnes sur les enfants. Est-ce qu'elle les a rencontrés ? Combien ? Quel âge ? Ce devait être compliqué, on dit toujours que c'est si compliqué. Elle change encore de sujet pour te demander si tu savais que Cyril Smith était pianiste et duettiste. Ça t'agace, cette manie qu'elle a de passer à autre chose, de faire un

détour. Mais elle t'explique que quand Cyril Smith a perdu son bras dans un accident, sa partenaire et lui ont modifié leur répertoire et joué des morceaux composés pour trois mains.

— Ça prouve qu'on peut toujours s'arranger, ajoute-t-elle.

Tu la laisses continuer. Un jour, le père de famille part en claquant la porte. Elle essaie de dérailler avec élégance mais elle n'a plus la certitude des gens heureux. Parfois, des moments magiques reviennent, ramènent la grâce. Mais presque à coup sûr, comme un vieux refrain qui s'incrute, elle a de nouveau l'humeur de la pluie. Elle se sent désespérée, furieuse de se laisser exagérer ainsi la douleur. Pourtant, elle continue à courir, elle continue à l'attendre.

Tu es vraiment la femme de ma vie, lui dit-il encore. Et bonjour mon immense amour, lui dit-il tout le temps. Il est patient avec elle, avec ses humeurs gigognes. Certains jours ça va, mais d'autres, tout est si funèbre et la musique de Mahler n'arrange rien. Il passe, il repart, il repasse et de temps en temps il reste. Mais il repart continuellement et Aurélie a peur que l'avion tombe, explose, qu'il ne revienne pas. Lui au loin, elle n'a même plus envie de sortir puisque ça ne peut être que les autres, à l'extérieur. De l'aéroport, il l'appelle pour lui demander : si on se mariait ? Elle va le chercher dans le hall des arrivées, la tête remplie de robes blanches et de confettis. Il lui offre un bonsai plus âgé qu'elle. Il lui dit qu'elle sera toujours l'être qu'il aimera le plus au monde. Il l'appelle miss

Hemingway parce qu'il la trouve courageuse. Il dit : j'aimerais te voir plus heureuse dans la vie que tu as choisie, miss Hemingway. Il ne reparle pas de leur mariage et elle a hâte que son divorce soit réglé.

Il a deux garçons, t'annonce-t-elle une éternité après que tu lui aies posé la question. Six et sept ans, dentiste, vacances à la mer, anniversaires, relâche scolaire, fièvres en pleine nuit et encore toute une liste de bonnes raisons de la quitter précipitamment au milieu d'un repas, ou d'annuler leurs rendez-vous à la dernière minute. Quand il est avec eux, il la remplace par un coup de téléphone, il appelle à onze heures du soir, elle sait que c'est lui, elle voudrait ne pas répondre pour lui montrer qu'elle a, elle aussi, une liste de bonnes raisons d'être ailleurs, mais elle ne peut pas, elle décroche à la première demi-sonnerie. Un soir elle dit je ne veux plus que tu téléphones et elle reste pendant vingt heures consécutives à côté de l'appareil à attendre qu'il rappelle.

Aurélië fixe le plafond en te demandant si tu savais que c'est très difficile de pleurer quand on lève les yeux vers le ciel et cette fois, oui tu le savais, elle n'est quand même pas la première fille que tu rencontres. Alors tu changes de banquette pour t'asseoir à ses côtés et tu regardes avec elle la neige qui tombe. Calmement, tu lui mets le bras autour des épaules et elle ne manifeste aucun symptôme de rejet. Vous écoutez

Guy Béart se demander s'il aura Laura. La brasserie s'est un peu vidée et tu commandes une autre bière, une seule puisqu'elle n'a pas touché à la sienne.

Tu cherches à faire diversion. En Angleterre, un couple qui ne s'adressait plus la parole depuis douze ans a pris la décision de divorcer en s'échangeant des petits papiers sur la table de la cuisine. Cette histoire la fait sourire et tu t'aventures à intervenir un peu à ton tour. Mais c'est surtout pour lui souffler de ne pas trop s'en faire et pour lui promettre que ça va aller.

— Est-ce qu'il a rappelé ?, te risques-tu à demander.

Elle marmonne et tu dois la prier de parler plus fort, ce qu'elle ne fait qu'à moitié pour t'expliquer que le téléphone sonne et qu'elle tremble encore que ce soit lui, faites que ce soit lui, mais c'est un sondage sur les hors-d'œuvre congelés vendus en paquets de vingt-quatre. Non, il n'a pas rappelé mais il a signé les papiers du divorce. Elle le sait par son amie Marianne qui connaît l'ex. Garde partagée. Il n'aura plus besoin de courir entre eux et elle, est-ce que ce n'est pas formidable ? Elle n'est pas certaine à cent pour cent qu'il rappellera, mais beaucoup de chances sont de son côté puisqu'il a laissé ses chemises, son rasoir et sa brosse à dents chez elle.

On dirait qu'elle ignore que rien n'est plus facile à remplacer qu'une chemise, un rasoir et une brosse à dents. Tu n'as surtout pas

l'intention d'être celui qui le lui apprendra et tu ressens un besoin urgent de consulter le menu, même si tu n'as aucune envie d'un dessert.

— Il y a un an, nous partions demain, conclut-elle. Aujourd'hui, je vis comme un livre sur l'étagère du haut, qui attend.

— Depuis combien de temps ?, demandes-tu.

Aurélié fait semblant de ne pas avoir compris. Elle avale une gorgée de bière, elle commence une phrase sur les horoscopes chinois, elle tire une manche de sa robe. Puis elle bredouille.

— Trois mois.

Ce soir-là, tu la raccompagnes chez elle. À partir du moment où vous sortez de la brasserie, elle reprend de l'aplomb, recommence à babiller, continue à t'expliquer un tas de choses. Vivaldi était roux, quarante millions de schizophrènes dans le monde, il faut cinq siècles pour qu'un pneu se décompose et est-ce que tu savais qu'on peut fabriquer une bombe avec du sucre blanc, du sel, du poivre et du papier d'aluminium ? Elle n'a pas l'air d'une psychopathe mais, par mesure de précaution, tu lui fais quand même promettre de s'en tenir aux recettes de cuisine traditionnelles comme les gâteaux et les omelettes aux champignons. Elle rit, elle bouge, elle t'étourdit. Tu fais de ton mieux pour la suivre, passablement déçu tout de même. La main gauche dans la poche de ton manteau, tu retour-

nes avec tes doigts l'enveloppe du condom que tu avais cru judicieux d'apporter et dont tu es maintenant persuadé qu'il ne servira pas.

Elle habite au huitième étage d'une tour et elle pointe sa mitaine vers le balcon qui correspond à son appartement. C'est petit mais bien chauffé, la fenêtre donne à l'ouest sur les montagnes et le coucher de soleil, le concierge est toujours prêt à rendre service. Elle ajoute qu'elle possède tous les disques de Miles Davis, est-ce que tu veux monter ? Avant que tu aies le temps d'ajuster les scénarios que tu te fabriques au fur et à mesure depuis le début de la soirée, elle te jure qu'elle ne parlera plus de lui.

Dans l'ascenseur, elle prend de nouveau ta main, mais cette fois elle la garde dans la sienne. Lorsque vous franchissez le seuil de son logement, elle n'allume pas le commutateur. Tu la suis.

Aurélie tient sa promesse. Plus un mot sur le type qui l'approvisionnait en beaux discours et en faux espoirs. Il n'y a même pas de traces de lui dans l'appartement, même pas un rasoir, même pas une deuxième brosse à dents. Tu t'attendais à tomber sur les chemises propres, enveloppées sous la housse de plastique du nettoyeur, à voir traîner des photos. Pire, à découvrir un autel de souvenirs érigé en son honneur. Tu pensais que l'autre homme avait placé la barre si haut que tu n'arriverais jamais à l'atteindre, même sur la pointe des pieds. Mais

non, la voie semble libre et, entre vous deux, il se passe quelque chose de tendre et, pour toi, de rare.

Ni l'un ni l'autre, vous n'avez suggéré à voix haute que le premier acte de votre vie commune ne devrait durer que quarante-huit heures. Mais tacitement, par convention, par souci de laisser respirer l'autre, vous savez tous les deux que dimanche soir, chacun rentrera chez lui. Surtout toi. Alors, pendant toute la fin de semaine, tu ne la quittes que pour sortir acheter de quoi boire et manger parce que son frigidaire est vide. Du pain, du café, du fromage et du vin, assez pour tenir une semaine. Elle t'ouvre la porte en souriant. C'est facile et agréable, tu fais le pitre, elle rit et vous prenez votre douche ensemble. Comme des gens qui s'aiment.

Elle est plus silencieuse, elle s'endort souvent, le bras sous l'oreiller, et tu en profites pour la remarquer de près. Elle te plaît vraiment et tu regrettes de ne pas avoir sur toi ton carnet de croquis. Tu te contentes de quelques coups de crayon sur des bouts de papier en écoutant ton cœur inventer des sentiments confus que tu ne reconnais pas et qui te rendent joyeux.

Autour de vous il n'y a presque pas de meubles, mais des livres et des disques s'amoncellent un peu partout. Elle lit trois romans par semaine, travaille chez un disquaire et rêve d'un piano à queue. Ton univers à toi sent la térébenthine. Il est fait de toiles et de tubes de couleurs, de chiffons roulés en boules et d'éclaboussures au sol. Le même genre de fouillis que chez elle.

D'ailleurs, tu aimerais bien lui montrer la galerie où tu travailles le jour, et l'atelier où tu essaies de devenir un artiste la nuit. Elle te promet qu'elle ira.

Durant deux jours, vos vêtements restent par terre, à côté du lit. Les heures passent. Sans accroc. Musique, sandwich, bavardage, dodo. Jamais un programme d'activités ne t'a enchanté à ce point. Tu projettes de peindre une série de tableaux en grand format, une sorte de chronique du bonheur. Tu lui en parles avec enthousiasme.

Il lui arrive encore de faire bifurquer la conversation vers des sentiers ombrageux. On utilise plus d'eau en quelques minutes qu'une famille africaine en une journée. Un milliard d'êtres humains ont faim. À Pretoria, un jeune poète a été pendu parce qu'il était noir. Tu t'efforces de détourner son attention, tu lui réponds que tu seras prudent, désormais, avec l'eau, que tout était pire autrefois, que les poètes ne meurent pas. Tu es prêt à dire n'importe quoi pour la distraire, tu es prêt à lui prouver que le prochain siècle sera formidable. Tu veux lui faire du bien.

Dimanche, tu te méfies, des heures à l'avance, du moment où il faudra vous séparer. Ça te contrarie, cette idée que vous allez devoir tout laisser en plan et rompre le charme de votre nouvelle intimité. Tu n'es pas certain de la suite des choses et tu crains que le feu ne s'éteigne

aussitôt que vous arrêterez de souffler en même temps sur les braises. Alors tu tentes un coup d'éclat. Mine de rien, en rangeant un disque dans son enveloppe, tu surmontes tes appréhensions et tu lui demandes :

— Pourquoi moi ?

Elle te répond qu'elle ne va tout de même pas passer le reste de sa vie à se couvrir d'écran solaire et de chasse-moustique. Puis elle s'avance pour te chuchoter qu'elle a toujours eu un faible pour les peintres aux cheveux bouclés, aux doigts tachés et aux oreilles décollées. Tu la vois tourner la page. Tu te remets à respirer normalement.

Quelques heures plus tard, dans le couloir de l'immeuble, tu la crois dur comme fer quand elle te dit qu'elle te téléphonera ou qu'elle passera à la galerie après son travail ou vraisemblablement les deux. La confiance qui te accompagne jusqu'à l'ascenseur t'aide à partir. Une fois dans la rue, tu constates que tu ne t'es pas senti aussi heureux depuis des années.

Tu ne veux pas l'effrayer. Le lendemain, toujours sur ton nuage, tu t'efforces de ne pas penser qu'à elle. Tu n'as pas pris son numéro de téléphone. Elle n'a pas dit à quel moment elle appellerait, ni quand elle passerait. Le soir, tu rôdes dans son quartier. Il y a de la lumière au huitième étage mais tu te retiens, tu ne sonnes pas. Revenu dans ton atelier, tu couvres de blanc

la grande toile sombre commencée quelques semaines auparavant et tu peins presque toute la nuit. Du vert et du bleu. Lumineux et intense. Comme elle. Comme ce que tu ressens pour elle.

Mercredi matin, elle n'a encore donné aucun signe. Deux jours et demi, c'est raisonnable, décides-tu. De toute manière, tu serais incapable de tenir une heure de plus sans la revoir. La galerie n'a besoin de toi qu'à partir de midi. Tu chausses tes bottes et enfiles ton manteau. Le condom de vendredi dernier est toujours dans ta poche. Avant de refermer la porte derrière toi, tu jettes un dernier coup d'œil à la toile qui est terminée. Tu n'as jamais travaillé avec autant de fougue. Le résultat te dépasse. Tout ce qui t'arrive depuis que tu la connais te dépasse.

Pour accéder à l'interphone de sécurité, tu appuies sur les touches du code qui correspond à son logement et que tu as mémorisé dès le premier soir. La bouche collée au micro, tu t'écoutes sonner. Plusieurs fois. Elle est sans doute sortie faire des courses. Tu restes accroupi dans l'étroit portique du vestibule. Une heure peut-être. Il aurait fallu que la fleuriste mette des tubes à tes roses qui finiront par se faner. Des locataires entrent et sortent et tu profites de l'inattention de l'un d'eux pour te faufiler à l'intérieur. Mais au huitième étage, il n'y a aucun bruit derrière la grosse porte métallisée.

Ton bouquet à la main, tu te retrouves sur le trottoir, perdu, jusqu'à ce que tu te souviennes

du magasin de disques où elle travaille. Au comptoir, on t'informe qu'Aurélié a quitté son emploi. Tu commences à t'affoler. Tu retournes à la tour et demandes à voir le concierge. L'attente est interminable. Quand il se présente enfin, c'est pour te dire que l'appartement est libre depuis deux jours et il te demande si tu souhaites le visiter en vue d'une location. Tu passes l'après-midi à la galerie dans un semi-coma. De retour chez toi, les roses qui t'ont suivi toute la journée ont gelé. Tu jettes le bouquet.

Pendant quelque temps, tu vas t'agiter dans tous les sens et l'air que tu déplaceras n'aura rien de bienfaisant. Tu ne disposes que de miettes pour retracer Aurélié. L'ombre d'un homme divorcé, père de deux enfants, qu'elle n'a jamais nommé. Une adresse périmée. Un ex-employeur. Le prénom d'une amie, Marianne. Par surcroît, tu n'arrives plus à retrouver les papiers sur lesquels tu l'avais dessinée alors qu'elle dormait. Même tes promenades autour des lieux qu'elle t'a mentionnés ne parviendront pas à te fournir l'amorce d'un indice.

À la longue, tu n'en feras plus une obsession. Tu ne penseras à elle qu'accidentellement, par hasard. À cause de Jacques Brel ou de l'Éthiopie. Parce que le vingt et unième siècle, finalement, n'aura pas l'air de vouloir tenir davantage ses promesses que le siècle précédent. Ou, le plus souvent, devant la grâce d'un cou tendu ou la mèche trop longue d'une frange, qu'une main

féminine relèvera. Régulièrement, surtout au cours des deux ou trois années qui suivront ta rencontre avec Aurélie, tu croiras apercevoir sa silhouette de danseuse dans une librairie, un autobus, un restaurant. Parfois dans la rue. Quand les ballerines se retourneront ou relèveront la tête vers toi, ton cœur sautera un battement. Ce ne sera jamais elle.

Le dépit, la colère et le chagrin, au lieu de t'inspirer de nouvelles toiles, détruiront ce que tu crois encore être, au moment où tu la perds, l'élan qu'il te manquait pour faire démarrer ta carrière. Il ne te restera que cette toile verte et bleu. Tu n'arriveras jamais à lui trouver un titre, mais pas non plus à t'en défaire. Elle te suivra sur le mur de tous les salons que tu habiteras, quoi qu'en penseront les femmes qui se succéderont dans ta vie. Oh, ça !, lanceras-tu aux curieux qui la verront pour la première fois et te questionneront. Un truc qui date de l'époque où je me prenais pour un artiste.

Les années recouvriront lentement ton souvenir d'Aurélie, mais pas le goût désagréable de l'incertitude. Attablé à ton bureau pour préparer une conférence sur l'art abstrait, quelque chose de compliqué pour un auditoire trié sur le volet, tu te demanderas encore si elle a osé relancer le divorcé. Une autre fois, en sortant d'un musée d'art naïf, l'idée qu'elle soit partie vivre en Afrique t'effleurera. Dans le couloir de l'hôpital où tu rendras visite à ton père, tu croiseras un grand gaillard aux cheveux bouclés et aux oreilles décollées et tu t'imagineras que tu lui as

peut-être fait un fils qui passera sa vie à te chercher. Mais l'hypothèse qui te séduira le plus te viendra chaque fois que tu tomberas sur les pages nécrologiques du journal. Tu te persuaderas qu'elle est morte. Voiture, empoisonnement, anévrisme, quelque chose de fulgurant dans les heures qui ont suivi votre rencontre. Tu finiras par y croire.

Pour l'instant, tu t'enfermes à double tour dans ta douleur. Tu essaies de peindre. Tu t'achètes un disque de Miles Davis. Le monde entier t'épuise et tu décides de mettre ton cœur brisé à l'abri, de le ranger dans ta tête. Tu le rapetisses pour qu'il devienne discret, fuyant, inhospitalier. Inutile.

Acadienne de cœur et Québécoise d'adoption, Christine Eddie a publié des nouvelles et un livre pour enfants, *La croisade de Cristale Carton* (Hurtubise HMH, 2002), avant son premier roman, *Les carnets de Douglas* (Alto, 2007, CODA, 2009). Cette œuvre, bien accueillie par la critique, a remporté le prix France-Québec 2008 et le prix Léopold-Sédar-Senghor du premier roman francophone 2009, en plus d'être finaliste de six autres prix littéraires, dont le Prix des libraires du Québec 2008.

Christine Eddie prépare actuellement un deuxième roman.

DU MÊME AUTEUR

Les carnets de Douglas, Alto, 2007 (CODA, 2009)

Alto a cinq ans.

Avoir cinq ans – dans le monde de l'édition, s'entend –, c'est posséder encore toute la ferveur et la naïveté d'une jeune maison. C'est aussi avoir gagné une certaine maturité, un peu de sérieux (si peu)... Fondée par pure envie de faire plaisir et de se faire plaisir, Alto n'est plus désormais une « jeune » maison. Elle a grandi rapidement et a permis à certains de ses auteurs de briller au-delà du Québec et à d'autres, en provenance du Canada anglais et du reste du monde, de briller ici. Le plaisir, lui, demeure intact.

Afin de fêter dignement ce cinquième anniversaire, j'ai eu l'idée de contacter quelques auteurs afin de créer une collection de cinq inédits à tirage limité. Ils ont été assez fous pour accepter. Merci à eux, du fond du cœur. Ami lecteur, amie lectrice, vous tenez entre vos mains un de ces livres, réalisé dans le plus pur esprit d'Alto, soit avec plaisir, passion, audace et un bel esprit de coopération. Comme dans le bon vieux temps, au printemps 2005, alors que *Nikolski* n'était qu'une vague rumeur sur une table de café à Québec.

Cette collection est une façon de dire merci à tous ceux et à toutes celles qui font de l'aventure d'Alto un bonheur quotidien. Merci à tous les auteurs et à tous les traducteurs pour leurs mots et leur confiance. Cette maison, c'est vous, d'abord et avant tout. Merci aux nombreux collaborateurs, au fil des ans, pour leur appui inestimable. Merci aux lecteurs, aux libraires et aux journalistes pour leur fidélité et leur curiosité. Un merci tout particulier à Guy Champagne pour la poussée dans le dos, à Nicolas Dickner pour avoir sauté dans un bien drôle d'esquif en 2005, à mon père et à ma mère, pour le chemin parcouru. À Patricia Lamy pour sa fougue, à Isabelle Tousignant, Hugues Skene et Katie Boulet pour la rigueur et la patience si nécessaires dans une minuscule équipe. Merci à Serge Lamothe pour l'étincelle et pour m'avoir rappelé qu'on a vraiment tous les jours cinq ans, à Dominique Fortier, aussi, pour son travail irréprochable et son redoutable talent. Merci enfin à Hélène et à Viviane, les femmes de ma vie, pour l'inspiration, le support et les moments ensemble.

Oui, on a tous les jours cinq ans.

Antoine Tanguay
Éditeur

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Caroline Décoste
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514-499-0072 Télécopieur : 514-499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec)
G1K 3A9
www.editionsalto.com

